BUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN 8 FEVRIER.

CHRONIQUE THEATRALE.

Richard III—Richelieu, M. Lawrence Barrett; Master George Fisher.

Faust—Mmes Fursch-Madier et Léonia Carini; MM. Gadihe, Mayan et Devoyod.

Bénéfice de M. Momas.—Le Prophète, avec Mme Devoyod dans le rôle de Fidès.

Première représentation de M. Salvini.

Prochain Concert: MM. Gustave D'Aquin et Henri Joubert, pianistes.

Nous avons eu le plaisir d'entendre **M. Lawrence Barrett**, dans le *Richard III* de Shakespeare, et dans le *Richelieu* de Bulwer. Chose digne d'être remarquée, bien que la tragédie de Shakespeare ait bientôt trois cents ans, elle a attiré plus de spectateurs au Théâtre des Variétés, que la pièce de Bulwer, écrite de nos jours. Le drame de *Richelieu* t'est certainement pas sans mérite; mais il est loin d'avoir de mouvement plein de vie, et cet accent de vérité saisissante, qui animent d'un bout à l'autre celui de *Richard III*. Bulwer écrit comme un homme de cabinet, Shakespeare comme un homme d'action, et il a l'air de dessiner ses personnages plutôt avec la pointe d'une épée qu'avec une plume.

Les drames de Shakespeare ne se représentent pas toujours comme ils sont écrits, il s'en fait de beaucoup. Malgré de larges coupures, et, ce qui est plus fâcheux, des additions arbitraires, il y a tant de substance et de vigueur dans ce *Richard III*, sorti des mains du grand poète anglais, qu'il s'empare de vous, dès les premières scènes et vous emporte, comme un torrent, jusqu'aux plaines de Bosworth où se termine le dernier acte.

Cette tragédie est une de celles que le public anglo-saxon a toujours préférées. Cependant l'intérêt de la pièce roule presqu'exclusivement sur la tête du duc de Gloster, de cet ambitieux, qui, pour porter la couronne d'Angleterre sous le nom de Richard III, commit sans hésitation les crimes les plus odieux. Mais il possédait à un haut degré une qualité qui s'impose toujours à l'admiration des hommes, celle des résolutions promptes et inébranlables. En outre, il avait de l'esprit; il maniait le sarcasme aussi adroitement que la lance. Il vécut en scélérat, régna en despote, mourut en héros. Du reste, il faut le reconnaître, ses naïvetés penchant trop vèrent de puissants stimulants dans l'atmosphère morale de son temps. Il parut sur la scène du monde, à une époque où les forfaits les plus abominables étaient à l'ordre du jour, et où l'homme d'Etat le plus illustre était celui qui combinait le mieux les perfidies les plus cachées avec la violence la plus féroce. Louis XI de France, Alexandre VI et son fils César Borgia, ne valaient pas mieux que Gloster; Ferdinand le Catholique, et le célèbre capitaine, Gonzalve de Cordoue, qui disait que les mailles du tissu de l'honneur devaient être toujours lâches, auraient pu lui disputer la palme de l'hypocrisie jointe à l'acrimonie. Enfin Machiavel avait déjà seize ans, quand Gloster fut tué à la bataille de Bosworth, et il commençait à observer ces crimes politiques dont la fréquence, en lui faisant prendre un faux point de vue, le conduisit à écrire *Le Prince*, ce bréviaire du succès à tout prix.

Shakespeare ne fit pas comme Machiavel; il s'éleva au dessus de la sphère des épidémies de crime de son époque. Son grand esprit, inspiré par son cœur généreux, lui fit comprendre que le règne du poignard et du poison ne saurait qu'un épisode dans la vie des peuples, une phase anormale qui ne saurait durer longtemps sans amener la ruine totale de la société oùévit son miasme pestilentiel. Il faut écouter les paroles qu'il met dans bouche de la duchesse d'York, de la mère de Gloster: c'est elle qui venge l'éternelle loi de la morale, outragée par ce fils ingrat, par cet assassin couronné qui a tué ses frères, empoisonné sa femme, et fait étouffer deux enfants dont les droits au trône le gênaient. C'est là que le génie de Shakespeare éclate dans toute sa supériorité; car, l'homme vraiment supérieur est celui qui sait se placer plus haut que les bassesses de son temps, ou que celles des temps où il se transporte par la pensée.

M. Lawrence Barrett est mieux dans le rôle de Gloster que dans celui de Richelieu. Il paraît plus chez lui et plus à son aise, dans le justaucorps de cette pièce sérieux mais violent, qui marche toujours l'épée au côté, prêt à la plonger dans la poitrine de quiconque lui barre le passage, que sous la robe de prêtre parvenu, qui se voit obligé de pactiser sans cesse avec les caprices du Roi, son maître. Sa voix forte et rude, ses jeux de physionomie, où dominent les traits qui caractérisent les passions sombres et énergiques, s'adaptent avec plus de précision à cette âpre nature de Gloster, qui, quand elle en a le choix, préfère la force à la ruse.

Parmi les acteurs de mérite qui secondent M. Barrett, nous mentionnerons tout particulièrement le petit garçon qui représente le duc d'York, dans Richard III. Master George Fisher est un enfant d'une huitaine d'années; il n'a qu'un bout de rôle; mais il le remplit avec tant d'intelligence! il se moque si spirituellement de Gloster, en imitant sa manière de marcher, et en contrefaisant le bossu! puis, sa diction est si nettement accentuée! Qui sait! peut-être l'avenir prouvera-t-il qu'il y avait l'étoffe d'un grand comédien dans ce jeune artiste. Ce n'est pas nous qui en serions surpris.

De Richard III passons au *Faust* de Gounod. La transition est plus naturelle qu'elle ne paraît au premier abord; car, Richard a donné son âme à Satan, et le docteur *Faust* en fait autant; comme Richard, il ne distingue plus, dans son septicisme, le mal du bien, et, en traversant la vie, il sèmele désespoir et la mort sur son passage. Le *libretto* du *Faust* de Gounod a été emprunté, comme on sait, d'un roman philosophique de Goëthe. L'intention dominante du poète allemand, en écrivant cet ouvrage, où la réalité se cache sous les caprices les plus fantastiques de l'imagination, est de montrer que le doute est la maladie la plus funeste de l'esprit humain; qu'il conduit au découragement, et que le découragement ouvre une large issue à tous les vices et à tous les crimes.

C'est un personnage pen sympathique que de pédant de *Faust*, revêtu d'une jeunesse nouvelle par le Diable: le premier usage qu'il fait de son retour au printemps de la vie, est de séduire une pauvre fille, qui n'a personne autour d'elle pour l'aider à se défendre contre le déshonneur et la mort qu'il lui apporte. Marguerite, sa victime, ne nous a jamais paru plus intéressante que dans la personne de Mme Fursch-Madier. Jamais artiste, à notre goût du moins, n'a su donner à ce rôle plus de modestie, plus de candeur, et ne s'est abandonné avec une confiance plus naturelle aux doux entraînements de l'amour. Après la chute de Marguerite, tout change: Mme Fursch-Madier, dans un contraste ménagé avec une nature innocente, fait succéder la physionomie du remords et du désespoir à la charmante expression de l'innocence.

Comme chanteuse et comme actrice, Mme Fursch-Madier, dans cet opéra de *Faust*, s'est élevée au moins à la hauteur de ce qu'elle avait su être dans les personnages d'Alice et de Sélika. Elle paraît appartenir à ce très petit nombre d'artistes qui écoutent de bons conseils, travaillent sans relâche, et vont toujours grandissant dans l'estime et l'admiration du public.

Siebel est un aimable adolescent, au cœur bon et compatissant, qui reste fidèle à Marguerite, quand tout le monde, même son frère, l'abandonne et la maudit. Mlle Léonia Carini montre beaucoup de tact et de sentiment dans le tour délicat et affectueux qu'elle donne à ce rôle.

Outre cette jolie romance que *Siebel* chante dans le jardin de Marguerite, et que toutes les jeunes personnes savent par cœur, M. Momas a fait dire à Mlle Carini, au quatrième acte, deux couplets qui jusqu'ici on avait eu tort de passer sous silence. Cette jeune artiste leur a donné l'accent d'une tendresse et d'un dévouement que rien n'altère, et son heureuse interprétation des sentiments de *Siebel* a provoqué, dans la salle, des témoignages d'une satisfaction très flatteuse pour elle.

M. Gadihe, qui remplissait le rôle de Faust, a nuancé son chant de manière à le revêtir d'un brillant coloris. M. Mayan a dit la sérénade du quatrième acte, comme un vrai Méphistophélès en veine de gaîté.

On sait combien nous admirons le talent de M. Devoyod; nous en avons parlé mainte fois dans les termes les plus enthousiastes. Nous avons constaté de nouvelles preuves de son habileté dans l'art du chant, et dans les effets scéniques, en assistant à la première représentation de *Faust*. Il a eu le secret de trouver de magnifiques inspirations dans le rôle secondaire de Valentin. Cependant il nous a semblé qu'il donnait trop d'importance à ce qui, dans la pièce, n'est qu'un simple épisode.

Ce personnage de Valentin en lui-même n'est pas très engageant; il ne mérite guère de fixer longtemps l'attention de l'auditoire. Valentin est un frère au cœur dur et sans pitié; il écrase de son mépris et de sa malédiction, en présence de la foule, dans la rue, sa pauvre sœur déjà accablée sous le poids de sa honte. Au lieu de lui laisser, pour consolation, un généreux pardon, il lui lègue, en mourant, le remords et le désespoir. Il prétend qu'il expire en soldat: non, il se trompe; le vrai soldat a le cœur bon, et s'il doit maudire quelqu'un, en rendant le dernier souffle, ce n'est pas sa sœur séduite et malheureuse, mais bien le séducteur qui l'a livrée à l'opprobre.

On pourrait, en quelques traits de plume, modifier ce rôle de Valentin de manière à le rendre plus sympathique au spectateur; jusque-là il vaudrait peut-être mieux que l'acteur, qui en est chargé, le laissât dans les demi-teintes du second plan auquel il appartient.

Demain la série des bénéfices commence par celui de M. Momas. Le chef-d'œuvre de Meyerbeer, dans lequel M. Momas a obtenu tant de succès, et qui est plus fait pour le public anglo-saxon a toujours préférées. Cependant l'intérêt de la pièce roule presqu'exclusivement sur la tête du duc de Gloster, de cet ambitieux, qui, pour porter la couronne d'Angleterre sous le nom de Richard III, commit sans hésitation les crimes les plus odieux. Mais il possédait à un haut degré une qualité qui s'impose toujours à l'admiration des hommes, celle des résolutions promptes et inébranlables. En outre, il avait de l'esprit; il maniait le sarcasme aussi adroitement que la lance. Il vécut en scélérat, régna en despote, mourut en héros. Du reste, il faut le reconnaître, ses naïvetés penchant trop vèrent de puissants stimulants dans l'atmosphère morale de son temps. Il parut sur la scène du monde, à une époque où les forfaits les plus abominables étaient à l'ordre du jour, et où l'homme d'Etat le plus illustre était celui qui combinait le mieux les perfidies les plus cachées avec la violence la plus féroce. Louis XI de France, Alexandre VI et son fils César Borgia, ne valaient pas mieux que Gloster; Ferdinand le Catholique, et le célèbre capitaine, Gonzalve de Cordoue, qui disait que les mailles du tissu de l'honneur devaient être toujours lâches, auraient pu lui disputer la palme de l'hypocrisie jointe à l'acrimonie. Enfin Machiavel avait déjà seize ans, quand Gloster fut tué à la bataille de Bosworth, et il commençait à observer ces crimes politiques dont la fréquence, en lui faisant prendre un faux point de vue, le conduisit à écrire *Le Prince*, ce bréviaire du succès à tout prix.

Shakespeare ne fit pas comme Machiavel; il s'éleva au dessus de la sphère des épidémies de crime de son époque. Son grand esprit, inspiré par son cœur généreux, lui fit comprendre que le règne du poignard et du poison ne saurait qu'un épisode dans la vie des peuples, une phase anormale qui ne saurait durer longtemps sans amener la ruine totale de la société où évit son miasme pestilentiel. Il faut écouter les paroles qu'il met dans bouche de la duchesse d'York, de la mère de Gloster: c'est elle qui venge l'éternelle loi de la morale, outragée par ce fils ingrat, par cet assassin couronné qui a tué ses frères, empoisonné sa femme, et fait étouffer deux enfants dont les droits au trône le gênaient. C'est là que le génie de Shakespeare éclate dans toute sa supériorité; car, l'homme vraiment supérieur est celui qui sait se placer plus haut que les bassesses de son temps, ou que celles des temps où il se transporte par la pensée.

M. Lawrence Barrett est mieux dans le rôle de Gloster que dans celui de Richelieu. Il paraît plus chez lui et plus à son aise, dans le justaucorps de cette pièce sérieux mais violent, qui marche toujours l'épée au côté, prêt à la plonger dans la poitrine de quiconque lui barre le passage, que sous la robe de prêtre parvenu, qui se voit obligé de pactiser sans cesse avec les caprices du Roi, son maître. Sa voix forte et rude, ses jeux de physionomie, où dominent les traits qui caractérisent les passions sombres et énergiques, s'adaptent avec plus de précision à cette âpre nature de Gloster, qui, quand elle en a le choix, préfère la force à la ruse.

Parmi les acteurs de mérite qui secondent M. Barrett, nous mentionnerons tout particulièrement le petit garçon qui représente le duc d'York, dans Richard III. Master George Fisher est un enfant d'une huitaine d'années; il n'a qu'un bout de rôle; mais il le remplit avec tant d'intelligence! il se moque si spirituellement de Gloster, en imitant sa manière de marcher, et en contrefaisant le bossu! puis, sa diction est si nettement accentuée! Qui sait! peut-être l'avenir prouvera-t-il qu'il y avait l'étoffe d'un grand comédien dans ce jeune artiste. Ce n'est pas nous qui en serions surpris.

De Richard III passons au *Faust* de Gounod. La transition est plus naturelle qu'elle ne paraît au premier abord; car, Richard a donné son âme à Satan, et le docteur *Faust* en fait autant; comme Richard, il ne distingue plus, dans son septicisme, le mal du bien, et, en traversant la vie, il sème le désespoir et la mort sur son passage. Le *libretto* du *Faust* de Gounod a été emprunté, comme on sait, d'un roman philosophique de Goëthe. L'intention dominante du poète allemand, en écrivant cet ouvrage, où la réalité se cache sous les caprices les plus fantastiques de l'imagination, est de montrer que le doute est la maladie la plus funeste de l'esprit humain; qu'il conduit au découragement, et que le découragement ouvre une large issue à tous les vices et à tous les crimes.

C'est un personnage pen sympathique que de pédant de *Faust*, revêtu d'une jeunesse nouvelle par le Diable: le premier usage qu'il fait de son retour au printemps de la vie, est de séduire une pauvre fille, qui n'a personne autour d'elle pour l'aider à se défendre contre le déshonneur et la mort qu'il lui apporte. Marguerite, sa victime, ne nous a jamais paru plus intéressante que dans la personne de Mme Fursch-Madier. Jamais artiste, à notre goût du moins, n'a su donner à ce rôle plus de modestie, plus de candeur, et ne s'est abandonné avec une confiance plus naturelle aux doux entraînements de l'amour. Après la chute de Marguerite, tout change: Mme Fursch-Madier, dans un contraste ménagé avec une nature innocente, fait succéder la physionomie du remords et du désespoir à la charmante expression de l'innocence.

Comme chanteuse et comme actrice, Mme Fursch-Madier, dans cet opéra de *Faust*, s'est élevée au moins à la hauteur de ce qu'elle avait su être dans les personnages d'Alice et de Sélika. Elle paraît appartenir à ce très petit nombre d'artistes qui écoutent de bons conseils, travaillent sans relâche, et vont toujours grandissant dans l'estime et l'admiration du public.

Siebel est un aimable adolescent, au cœur bon et compatissant, qui reste fidèle à Marguerite, quand tout le monde, même son frère, l'abandonne et la maudit. Mlle Léonia Carini montre beaucoup de tact et de sentiment dans le tour délicat et affectueux qu'elle donne à ce rôle.

Outre cette jolie romance que *Siebel* chante dans le jardin de Marguerite, et que toutes les jeunes personnes savent par cœur, M. Momas a fait dire à Mlle Carini, au quatrième acte, deux couplets qui jusqu'ici on avait eu tort de passer sous silence. Cette jeune artiste leur a donné l'accent d'une tendresse et d'un dévouement que rien n'altère, et son heureuse interprétation des sentiments de *Siebel* a provoqué, dans la salle, des témoignages d'une satisfaction très flatteuse pour elle.

M. Gadihe, qui remplissait le rôle de Faust, a nuancé son chant de manière à le revêtir d'un brillant coloris. M. Mayan a dit la sérénade du quatrième acte, comme un vrai Méphistophélès en veine de gaîté.

FEUILLETON.

SILVÉRIA

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE

PAR

LUCIEN BIART.

I.

Au sortir de la vallée d'Ahuilizapatl, nom aztèque qui signifie "lieu plein d'eau," et dont les Espagnols ont fait l'abord Arizaiuati, puis Orizava, le *Rio-Blanco*, encore à l'état de torrent, se précipite d'une hauteur de quarante mètres entre deux hautes falaises. Lourde, écumeuse, chargée de sels calcaires, affolée de sa chute, l'eau court sur un lit de roches noires, dont quelques-unes, se montrant à la surface, font mieux ressortir sa blancheur laiteuse. Cinq cents mètres plus bas, la berge décroît, prend le niveau d'une immense plaine, et la petite rivière, qui porte de grands navires aux environs de la baie d'Alvarado, coule un moment paisible entre des mousses, des fougères, des ricins et des orchidées.

En cet endroit, la rive droite du *Rio-Blanco*, couverte d'arbres séculaires, n'appartient pas encore à l'homme. Les défrichements se sont arrêtés devant les eaux tumultueuses du torrent, devant les pentes abruptes dont il baigne le pied. D'un côté, de vastes prairies où paissent des taureaux à demi sauvages, des plants de cannes à sucre, des calanes de bambous, les murs blancs d'une métairie, puis un clocher d'église s'élançant d'un massif de verdure; de l'autre, le flanc boisé d'une montagne où chaque jour, vers le coucher du soleil, on entend bramer les cerfs, grogner les sangliers, rugir les tigres.—monde vierge, inconnu, sauvage, qui fait face au monde civilisé de la domine.

A plusieurs reprises, j'ai été saisi de passion pour ce coin désert, riche en productions de toute espèce, d'où sont datées plusieurs de mes découvertes entomologiques. Lorsque ma bonne fortune et celle de mes malades me laissaient une après-midi libre, j'ordonnais aussitôt de seller mon vieux cheval; puis, muni de pinces, de flacons, de boîtes, d'épingles, je me dirigeais vers les bords de la cascade, je traversais la ville au trot, j'ai affairé, afin d'écarter les importuns. Une fois dans le faubourg, j'activais encore le pas de ma monture, ayant cette fois les consultations au plein soleil. Les enfants qui grouillent sur le seuil de toutes les demeures mexicaines révélaient souvent ma présence. "Mère, le docteur Bernapius!" criaient ces démons en se suspendant aux barreaux des fenêtres. Je baissais la tête, fâché de ne pas tenir un des indiscrets par l'oreille, afin de l'obliger à se taire. L'aïeul, le père, la mère, la grande sœur, accouraient pour me saluer en chœur d'un "Dieu vous garde, docteur," auquel je répondais, selon la formule consacrée: "Et qu'il fasse de vous des saints, mes enfants."

J'arrive, bon gré mal gré, il fallait s'arrêter, tâter un pouls, ausculter une poitrine. J'arrive alors, à la vue d'une mine pâle qui apparaissait sur le seuil d'un pauvre logis, je tirais la bride de Cosaque, mon fidèle coursier. Alors je mettais pied à terre pour m'informer, grondier, rappeler que chaque matin on me trouvait dans mon cabinet, et qu'une maladie dont le moindre julep peut avoir raison au début devient mortelle, si on la néglige.

Lorsque j'atteignais la plaine sans un trop grand retard, Cosaque, comme s'il en comprenait ma satisfaction intérieure, hasardait un temps de galop. En réalité, la vue des beaux herbages au milieu desquels il cheminait égayait le brave animal, qui me conduisait de l'hôpital à la hutte de la veuve Lopez, où on le gâtait. Là, je l'abandonnais pour gagner la cascade, me frayant une route entre les ombrifères. Grâce à un gué connu de moi seul, j'étais bien vite sur la rive droite du torrent. Je gravissais une cinquantaine de mètres sur un terrain accidenté, et je me reposais qu'à l'ombre d'une roche abritée par de gigantesques rameaux. J'étais libre! Au-dessus de ma tête, la forêt profonde, inexplorée, pleine de bruits mystérieux; autour de moi, des plantes rares, des pierres couvertes d'empreintes fossiles; par une échappée, j'entrevoyais la vallée d'Ahuilizapatl, bornée par les vapeurs contre-forts de la sierra de Saint-Christophe. A mes pieds, la rivière gazouillait au lieu de mugir, et à bonne portée d'escopette se découpait tout blanc, sur un épais tapis de verdure, le coude du large sentier qui d'Orizava conduit au domaine de Tuspango.

J'aime la société. Certes les hommes ont des travers et sont difficiles à vivre; mais à une heure donnée le vire d'entre eux est pris d'un accès de générosité, de courage, d'abnégation, de bonté, dont il faut lui tenir compte. Néanmoins, si agréable qu'il soit d'échanger avec son semblable ces impressions, ces espoirs, ses déceptions, le désert et la solitude ont des charmes que ceux-là seuls qui les ont goûtés peuvent apprécier. — Assurément il m'est doux, après une journée de labeur, alors que ma lampe est emprisonnée sous un garde-brise, de voir entrer chez moi le savant licencié Tornel, puis le vénérable curé Bermudez. Depuis longtemps, ces vieux amis ont leur fauteuil à demeure dans mon cabinet, près de ma table de travail. L'un et l'autre, par un mouvement machinal, s'assurent avant de s'asseoir que leurs sièges forment bien avec le mien le sommet du triangle accoutumé. D'ordinaire le curé ouvre la séance en consultant sur son asthme, dont il s'obstine à vouloir guérir. Peu à peu le licencié élève la voix; il a lu le journal de Mexico, et pous critiquons les mesures du gouvernement, qui, pour peu qu'il daignât prendre nos avis, dirigerait mieux la barque à bord de laquelle nous sommes passagers. On s'échauffe, et le gouvernement, s'il nous entendait, serait fort en peine de nous satisfaire, car nous émettons naturellement trois avis, chacun le nôtre; pourtant mes deux hôtes sont d'accord pour déclarer que tout allait mieux il y a trente ans, lorsqu'ils étaient jeunes,—assertion à laquelle j'oppose quelques restrictions. Ma vieille servante apporte le chocolat. Les tasses vidées, la politique est loin; le licencié est savant, le curé connaît l'astèque, le totonaque, le mistèque, et m'aide à déchiffrer de vieux textes. Je lis un de mes mémoires, on bien nous discutons sur un point de l'histoire du célèbre empereur de Tezouco, Netzahuacoyotl, un des plus grands monarques qui aient régné. Le curé le soupçonne à Charlemagne; le licencié, je ne sais trop pourquoi, en fait un Auguste; à mon avis, c'est à François Ier qu'il faudrait comparer le monarque indien. A neuf heures, mes amis sont partis, et je reprends mes études. C'est là un bonheur, on l'en existe pas. Eh bien, au-dessus de ces heures si douces passées à causer avec de vieux amis, je place peut-être les heures de rêveries solitaires qui s'écoulent entre moi et si rapides sur la rive droite du Rio-Blanco.

Cette après-midi, 15 juillet 1852, vers trois heures, j'atteignis le pied de ma roche favorite. Cette journée, plusieurs fois parcourue, plus nombreux que de coutume, paraissait sans presque mouvoir leurs ailes. L'air semblait enflammé; par une feuille ne bougeait. Cédant à la lassitude qui paralysait jusqu'aux plantes, dont les rameaux s'inclinaient vers la terre sèche, je redescendis vers le bord de l'eau. Un talon, évidemment convaincu qu'il était seul, sortit avec lenteur de son terrier, et me fit assister aux détails de sa toilette. S'élançant ensuite sur la mousse, l'animal entreprit une série de gambades dont j'eus soin de prendre note. Il se dressait sur ses pieds de derrière, se roulait en boule, se ramassait sous sa cuirasse. Par malheur, à son insu et à un mètre, le longent était guetté par un chat sauvage. Le carnassier tombe brutalement sur l'herbivore, et je revenais à peine de ma surprise que l'assaillant avait disparu.

Sur l'angle de route que j'apercevais passait de loin en loin une famille indienne. Les femmes, la tête nue, les cheveux nattés, s'abritaient contre les rayons du soleil à l'aide des larges feuilles d'une broméliacée, et suivaient à la file le chef de la famille, qui, de temps à autre, siffiait pour renouveler la provision d'air de ses poumons. Par cette route devait revenir mon ami Lucio Dominguez, parti depuis huit jours à la chasse des tapirs. Si le jeune homme a été heureux, je pourrai tracer définitivement les caractères qui séparent le tapir du Nouveau-Monde de celui de l'ancien; mais je n'ose espérer: ce prend pas qui veut un tapir, je le sais par expérience.

Pourquoi, tout en songeant, vis-je soudain apparaître dans la plaine qui me faisait face des bonbonnières, des maisons aux toits de tuiles rouges? Par quoi mange le clocher de la chapelle de Sainte-Gertrude me parut-il soudain s'élancer vers le ciel, effilé, sculpté, tout semblable à la flèche de Strasbourg? En vertu de quelle illusion restai-je un instant convaincu que l'avais sous les yeux cette terre bénie d'Alsace où les tatous pourraient vivre en paix! Serait-ce ces visions qui m'ont rendu chère la solitude, et le bonheur, le vrai, est-il dans le souvenir des choses passées? Comme elle tient au cœur, la patrie! Ce n'est pas loin d'ici que j'ai jadis écrit qu'elle n'a de bornes que le monde.

Je fus ramené brusquement sur les bords du *Rio-Blanco*. En face de moi, à vingt pas du coude formé par la route de Tuspango, venait d'apparaître un homme qui, armé d'une carabine, se glissait sourdement derrière les buissons. Il portait la veste et le pantalon en peau de daim des dompteurs de chevaux; les larges ailes de son chapeau rabattu cachaient ses traits. Quel gibier poursuivait ce chasseur? Mes regards interrogeaient en vain l'horizon; de tous les côtés, le silence, la solitude, l'immobilité.

Arrivé près du tronc d'un ceiba, le cavalier mit un genou en terre, fit jouer à plusieurs reprises la batterie de son arme, examina la route de Tuspango, puis se tint coi. Je me leva. Ce chasseur était évidemment un chasseur d'hommes: mais qu'ai-je à craindre dans ma patrie? Que faire? crier, appeler, révéler ma présence! C'est là ce que j'eusse dû exécuter tout d'abord. Maintenant, pris en flagrant délit, le chasseur va me sauter d'une décharge de son *rifle*. Je suis un témoin, c'est-à-dire un ennemi auquel il faut imposer silence, car, en fait de dénonciation, on ne croit au Mexique qu'à celle des morts. L'homme retire sa coiffure. Diégo Lara! Que Dieu me protège, il y aura tout à l'heure du sang sur le sentier.

A qui ce mauvais drôle, dont les déportements ont causé la mort de son père, puis celle de sa mère, peut-il bien en vouloir? Il ne passe ici que des Indiens, et leur bourse ne vaut pas la charge d'un fusil. Quel malheur! ce chenapan, joueur effréné, coureur de filles effrouté, est jeune, beau, vaillant. Il n'a il fol ni lorgtriche au jeu, dévalise les diligences et brave la potence en vertu d'on ne sait quel privilége, attendu qu'il a tué Ciudad à coups de couteau. Retrons à coups d'épée. Calderon ou ne sait trop comment. On l'a emprisonné; mais à l'heure de la sentence il a toujours trouvé vingt témoins pour affirmer qu'il n'avait fait que du droit de légitime défense. Vais-je à mon tour avoir à le certifier?

(A continuer.)

DENTISTES.

Grande amélioration de la Part du Dentiste

Un ratelier de DENTS (à la machoire supérieure ou inférieure sur une nouvelle base pour $30.

J. A. CASADAVANT, D. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE,

No. 1, rue Remparts, Ene-tenure Canal.

Pose des DENTS artificielles sur une nouvelle base qui ressemble plus exactement aux gencives, est plus saine, et meilleure que la base volcanite, et n'occasionne pas cette mauvaise odeur, désagréable. Il exécute toutes les opérations dans l'art de Dentiste d'après les procédés les plus perfectionnés, et aux conditions les plus libérales.

Extraction de dents avec le chloroforme.

Consultations en Anglais, en Français et en Espagnol.

Venez voir la nouvelle base. 15avDP

66 - - Rue Bienville - - 66

Encouragez Royale.

Le Dr. L. DUPERIER, Dentiste, Brevet son Cabinet de Chirurgie, de 9 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Il donne des consultations, fait toutes sortes d'opérations dans les dents et remplace les dents perdues par des dents artificielles si naturelles qu'après quelque jours d'usage on ne s'aperçoit plus du changement.

Prix modérés et travail consciencieux.

20 fév—1an

Révolution!

LES DENTS!

$20.....les Ratelers.....8

Prix ordinaire $60—

LE DR. GEO. P. MALONEY, 66 Rue Royale, 66 Rue Royale.

Pose des Ratelers à $15, avec ou sans l'extraction des racines. Il a reçu le premier prix à la Foire d'Etat. Il refait les vieux ratelers et garantit son travail. Les prix sont plus modérés que partout ailleurs. Extraction de dents sans douleur. 19fév—1an.

Vins, Liqueurs, Provision, &c.

LEON QUEYROUZE. OSCAR BOIS.

QUEYROUZE & BOIS,

MARCHANDS EN GROS DE

GROCERIES, VINS, LIQUEURS

ET

Toutes sortes de Produits de l'Ouest,

Aux Magasins Bleus,

Coin Vieille-Levée et Bienville,

17 juil 73—1 an Nile-Orléans.

J. B. CAMORS & CO.,

MARCHANDS DE FARINE

ET

Négociants Commissionnaires,

61.....RUE TCHOUPITOULAS.....61

NOUVELLE-ORLEANS.

9 juin—1an 72

CAZAUX & VERGNOLE

NÉGOCIANTS-COMMISSIONNAIRES

En Vins, Cognacs et Cordiaux,

73.....VIEILLE-LEVÉE.....73

NOUVELLE-ORLÉANS.

2 mai—1an

BALSAMIQUE des PYRÉNÉES

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

(approuvée des médecins)

LAURENT LAOASSAGNE,

(AGENT.)

A vendre chez:

QUEYROUZE & BOIS, coin des rues Bienville et Vieille-Levée.

CAZAUX & VERGNOLE, No 73 rue de la Vieille-Levée, et

VINCENT BATTOLARA, No 18 rue Dumaine.

22 oct—1an 872

BITTER DES ARABES

Hygiénique Perfectionné.

(BREVETÉ S. G. D. G.)

Ce produit, aussi agréable que bienfaisant, extrait de plantes éminemment toniques et vivifiantes, distillées avec des eaux-de-vie de premier choix, est sans contredit l'agent le plus puissant pour réparer l'organisme de la manière la plus immédiate

Il est, en outre, dans les pays chauds, un préservatif efficace contre les épidémies, cette fièvre et toute espèce de miasmes.

Il est en vente chez les principaux marchands de vins et liqueurs.

N. B. — Ce Bitter est approuvé par l'Académie de Médecine française, et le propriétaire demande qu'on le soumette à l'analyse dans tous les pays

19fév—1a

E. DECHAMPS,

No. 20, de la rue St. Louis, Nile-Orléans.

—Importateur de—

EAUX-DE-VIE et VINS français.

CORDIAUX, ABSINTHE SUISSE, KIRSH

FRUITS A L'EAU-DE-VIE, FRUITS AU JUS.

LIQUEURS DU PAYS, &c.

Seul agent, aux Etats-Unis, pour la vente du CELEBRE AMER DES PYRÉNÉES.

8janv.72—1an

Restaurant Cosmopolitain,

13 et 15.....RUE ROYALE.....13 et 15

Entre les rues Canal et Douane.

LOUIS CHAPLAIN, Propriétaire

On y trouvera tout ce que la saison fournit de plus délicat et toute espèce de vins de choix; tout ce qu'il faut pour les Soirées, les Mariages, etc.

Il y a des Salons particuliers au premier; les Chambres élégamment meublées, à louer à la semaine ou au mois.

Le Restaurant est ouvert jusqu'à minuit.

26 déc—1an

APPAREIL PERFECTIONNE

—DU—

GAZ BARBARIN.

A les prix et fonctionnant avec succès à la Nouvelle-Orléans, au Mississippi et en Louisiane.

Faire une et salle d'essai au No. 2 de Triangle Building et No. 26 de la rue Peters (autrefois Nouvelle Levée,) entre les rues Delord et Calliope, Nouvelle-Orléans.

F. ROBERTS, Surintendant.

8av—1an Box 748 du bureau de la Poste

Cigares, Tabacs.

J. DESCA,

ANCIENNE MAIN DE L. MOULOR,

No 53.....RUE VIEILLE-LEVÉE.....No 53

Entre Bienville et Bienville.

Manufacture à Vapeur de:

TABAC A FUMER ET A PRISER

Et Importateur de:

CIGARES DE LA HAVANE, TABAC A CHIQUER, PIPES, &c.

16 mars—1an Nouvelle-Orléans.

VAPEURS

COMPAGNIE GENERALE

TRANSATLANTIQUE.

SEULE LIGNE DIRECTE POUR LA FRANCE.

Les Vapeurs de la Malle de la Compagnie Générale Transatlantique entre New York et le Hâvre, touchant à Brest.

Les nouveaux et splendides bâtiments de cette ligne favorite partiront comme suit de l'embarcadère No. 50, Rivière du Nord:

AMERIQUE, Roussah, samedi, 7 février.

EUROPE, Lemarié, samedi, 21 février.

SAINT-LAURENT, Lachenes, Samedi, 17 mars.

FEREIRE, Dauré, samedi, 21 mars.

PRIX DU PASSAGER EN OR (Y COMPRIS LE VIN)

POUR BREST OU LE HAVRE:

Première cabine, $125. | Seconde cabine, $75.

Billets d'excursion à prix réduits.

Les steamers ne prennent pas de passagers d'entrepont.

Les vapeurs américains qui vont sur le continent européen ou qui en reviennent prennent les steamers de cette ligne évitent les risques inutiles de voyager par les chemins de fer espagnols et de la traversée de la Manche, tout en épargnant beaucoup de temps, d'argent et d'ennui.

Pour fret ou passage, s'adresser à

GEO. MACKENZIE,

Agent, 58 Broadway, New York,

ou à L. GRAND, Agent,

nov—1an 41 Gallier Court, Lettre H. N. O.

Compagnie de Ligne de Steamers d'Etat.

Steamers de premier ordre, à hélice, construite sur la Clyde, faisant le service régulier entre la Nouvelle-Orléans et Liverpool, et entre Glasgow et New York, savoir:

STATE OF LOUISIANA, 2000 to. capt. Stewart

STATE OF MINNESOTA, 2200 ... capt. Hamlin

STATE OF ALABAMA, 2600 ... capt. Pike

STATE OF PENNSYLVA, 2500 ... capt. Brest.

STATE OF VIRGINIA, 2500 ... capt. Cook.

STATE OF GEORGIA, 2500 ... capt. Cooper.

STATE OF NEVADA, 2600 ... .

STATE OF OHIO, 2600 ... .

STATE OF DAKOTA, 2000 ... .

Les steamers de cette ligne partent de la Nouvelle-Orléans pour Liverpool, directement, toutes les trois semaines.

Il recevra du fret et signera des connaissements pour le Havre, Brême, Hambourg, Anvers, Rotterdam et tous les ports du Continent.

Des billets de retour, bons pour 12 MOIS, se vendent à des prix réduits, ainsi que des billets pour l'Amérique et l'Europe.

Bons pour repèces sans charge extra.

Une servante de chambre et un médecin sont engagés sur chaque steamer. On n'a rien à payer pour leurs soins et pour les médicaments.

On vend ici des billets d'émigration aux personnes qui désirent les envoyer à leurs amis.

Ces steamers passent la barre en tout temps, sans désentrer.

Pour fret ou passage, s'adresser à

A. E. MILLER & CO.

Au No 23 de la rue Carondelet.

Agents.

BREME.

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,

Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLEANS, avec escale au Havre, à Southampton, et la Havane.

Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD reprendront leur service régulier comme suit:

	De Brême.	Nlle-Orléans.
Kœln.....	17 nov.	2 déc.
Strasburg.....	1 déc.	21 ...
Hannover.....	2 déc.	4 jan—187
Frankfort.....	22 ...	25 ...
Kœln.....	13 janv-74	14 fév.
Hannover.....	17 ...	7 mars.
Frankfurt.....	24 ...	28 ...
Kœln.....	24 mars.	4 avril.

Les jours de départ (suivants) seront annoncés plus tard

En partant de Brême, les steamers touchent au Havre et à la Havane; et dans le voyage de retour ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.

PRIX DU PASSAGE

De Brême, Southampton ou le Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans

Chambres..... $150 en or.

Entrepont..... 40

De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton,—au Havre ou à Brême.

Chambres..... $150 en or.

Entrepont..... 40

De la Nouvelle-Orléans à la Havane.

Chambres..... $35 en or.

Entrepont..... 15

Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, s